

Une logique meutrière

Solitude et destin d'Emil Cioran, Traduit du roumain par Allain Paruit, Gallimard, « Arcades », 421 p.

Marco Bergeron

Number 201, March–April 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18735ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, M. (2005). Une logique meutrière / *Solitude et destin* d'Emil Cioran, Traduit du roumain par Allain Paruit, Gallimard, « Arcades », 421 p. *Spirale*, (201), 34–35.

UNE LOGIQUE MEURTRIÈRE

SOLITUDE ET DESTIN d'Emil Cioran

Traduit du roumain par Allain Paruit, Gallimard, « Arcades », 421 p.

EN 1991 paraissait *Singuratare si Destin*, recueil rassemblant soixante-dix-huit articles d'Emil Cioran, publiés entre 1931 et 1943 par différents journaux de sa Roumanie natale. Allain Paruit a traduit ce recueil, que Gallimard vient de publier dans sa collection « Arcades » sous le titre : *Solitude et destin*.

Parmi les lecteurs familiers de Cioran, rares sont ceux qui ignorent encore que cet aphoriste du désespoir fut, en ses jeunes années, sympathique au nazisme. *Solitude et destin*, qui rassemble des textes appartenant à ce douloureux passé, n'a vraisemblablement pas été publié dans le but de faire toute la lumière sur cette époque, ni dans l'intention de jeter l'opprobre sur son auteur. À en croire la quatrième de couverture, ses éditeurs nous donneraient à lire le « Cioran d'avant, pour mieux comprendre [le] Cioran d'après », sous prétexte que déjà dans ses écrits de jeunesse « le Cioran que l'on connaît par la suite en France commençait à s'annoncer ».

Soulignons d'abord que ce recueil est loin de colliger la totalité des écrits journalistiques roumains de Cioran. En effet, il aurait lui-même supervisé la sélection des textes de l'édition roumaine du recueil, et aurait veillé à ce que ses écrits les plus engagés politiquement en soient exclus (voir Alexandra Laignel-Lavastine, *Cioran, Eliade, Ionesco : L'oubli du fascisme*). Faute d'une préface et de tout appareil de notes dans la présente édition, on doit s'en remettre aux assertions de Laignel-Lavastine en ce qui concerne l'implication de Cioran auprès de ses éditeurs. Il est cependant manifeste qu'on a choisi de ne pas publier ici les plus antisémites et pronazis de ses articles.

Réveiller des « hommes atténués »

La Grande Roumanie des années 1930 où Cioran fait paraître ses premiers textes est en pleine crise, tant morale qu'économique. Sa réunification, au lendemain de la Première Guerre mondiale, a entraîné de graves problèmes identitaires ; l'économie a été saccagée par la Crise de 1929 ; la démocratie parlementaire est constamment vilipendée pour son inefficacité, le pays est au bord de la faillite et l'antisémitisme est monnaie courante. C'est

dans ce contexte qu'un auteur qui deviendra ultérieurement le théoricien d'un désinvestissement radical à l'endroit de toutes choses terrestres s'est d'abord évertué, avec une plume sanglante, à faire vibrer la fibre nationaliste de ses compatriotes. Si les tout premiers textes du recueil sont relativement inoffensifs, dans la mesure où ils traitent de questions telles les « Forme [s] de la vie intérieure » ou « La structure de la connaissance religieuse », la tonalité idéologique qui les caractérise annonce le pire : stigmatisation des « signes de faiblesse [et] d'émasculation » des intellectuels roumains ; mépris pour l'éclectisme, l'universalisme et le rationalisme ; attrait maintes fois réitéré à l'endroit de « [l']irrationnel, [de l']originel, [de l']authentique, [de l']intuitif, [du]vécu ». Cependant Cioran, bien qu'exalté, martèle dans ces premiers articles qu'il « n'y a pas de salut en vue pour l'homme d'aujourd'hui », et l'idéologie qui sommeille en lui reste farouchement sceptique à l'endroit des élans utopistes qui animent les traditionalistes et autres laudateurs d'une régénérescence de l'orthodoxie catholique qui lui sont contemporains.

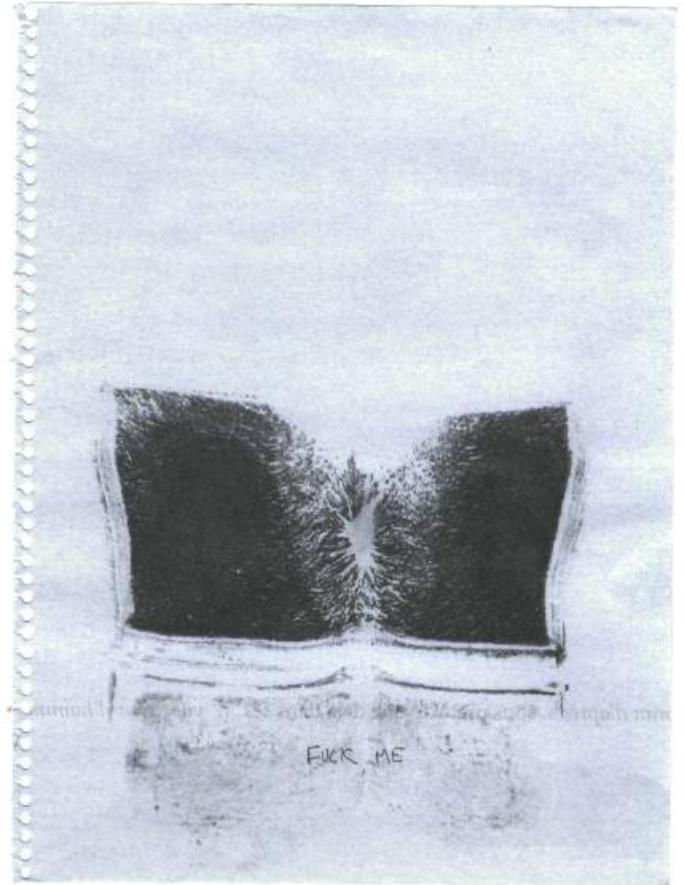
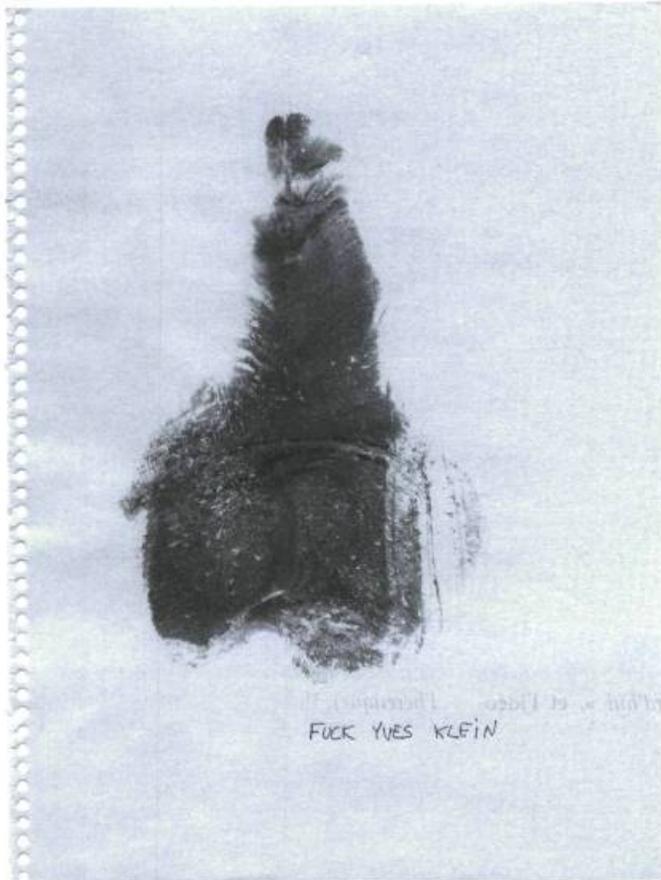
Or, prétendre pour autant, comme le fait son traducteur en quatrième de couverture, que « son pessimisme foncier étouffait les rares élans porteurs d'espoir », cela relève d'une lamentable malhonnêteté intellectuelle. D'ailleurs, Allain Paruit cite incorrectement Cioran, qui n'a pas écrit : « y a-t-il sur cette terre quelque chose qui ne puisse être remis en question ? Vraiment, Dieu est trop loin », mais bien plutôt : « Il faudra que naisse un jour une religion des choses d'en bas, d'ici, pour nous. Vraiment, Dieu est trop loin ». Or, au contraire, force nous est de constater que c'est plutôt un effrayant espoir en « l'héroïsme du néant », en « la volupté du chaos » et en « l'essor d'un esprit barbare » qui donne généralement son allant à la plume du jeune Cioran, et ce avant même son séjour en Allemagne. Plus on progresse dans la lecture de *Solitude et destin*, plus le scepticisme de Cioran s'atténue pour laisser place à sa foi en l'éveil de l'orgueil national. Il ne faut d'ailleurs pas se laisser bernier par l'apparent cynisme de Cioran, qui n'a de cesse de fustiger ses compatriotes. En effet, le mépris qu'il affiche à leur endroit n'a rien à voir, par exemple, avec celui qu'un Thomas Bernhard entretenait pour l'Autriche et les Autrichiens,

dans la mesure où le sien vise à fouetter le sentiment patriotique et non à le pourfendre. S'il s'acharne contre son pays, affirme-t-il dans « Le pays des hommes atténués », c'est « par amour ».

Un thuriféraire du fanatisme

Cioran arrive en Allemagne peu après l'incendie du Reichstag, en septembre 1933. On ne trouve pas dans *Solitude et destin* le premier texte qu'il y a écrit et qui serait le compte rendu d'une entrevue menée auprès d'un jeune hitlérien ; ni le second, où il louangerait Ludwig Klages, philosophe qui partageait ses idées vitalistes et qui lui aussi avait été conquis par l'idéologie du Führer ; ni cet autre, où il affirmerait que « le mérite de Hitler est d'avoir su anéantir l'esprit critique de toute une nation » (voir Patrice Bollon, *Cioran l'hérétique*). Il n'en demeure pas moins que les huit articles écrits depuis Berlin ou Munich qu'on peut lire dans le recueil sont sans conteste le fruit d'un intellectuel hautement fanatisé. Dans « La Roumanie devant l'étranger », Cioran soutient qu'à l'instar des Allemands les Roumains gagneraient à « brûler d'un fanatisme aveugle », plaidant ainsi en faveur d'une patrie enfin débarrassée de ses scrupules universalistes ; dans « Le culte de la force », il affirme que « cette espèce d'historion [qu'est l'intellectuel roumain] vaut infiniment moins qu'un homme qui a une seule idée et qui peut mourir pour elle », exhortant ainsi ses collègues à l'abnégation sacrificielle et reconduisant du coup le souhait qu'ont formulé tous les régimes totalitaires à l'endroit de leurs intellectuels.

Quant aux articles que Cioran a écrits après son retour en Roumanie en 1935, la plupart sont tout aussi virulents — celui intitulé « La nécessité du radicalisme » indique par son seul titre que l'Allemagne du III^e Reich ne l'a pas effrayé, bien au contraire —, cependant qu'un texte comme « Greta Garbo » montre que l'idéologue a su tempérer ses accès prophétiques par de rares mouvements de sensibilité. Un des textes écrits de Paris surprend par son humour macabre (« Fragments du Quartier latin »), qui annonce effectivement le Cioran que nous connaissons le mieux, tandis qu'un des deux textes rédigés lors de son bref retour en Roumanie est le récit de l'entrée des nazis dans Paris — qui serait



Mathieu Beauséjour, [sans titre], dessins tirés d'une série réalisée entre 1991 et 1995, 21,5 × 27,7 cm.

« tombé parce qu'il était destiné à tomber », qui se serait « offert à l'occupation ». Le seul autre article de cette période, dont le titre est trompeur, « Le leurre de l'action », invite à dépasser le non-sens de l'action pour adhérer au rythme révolutionnaire : « *Les idées sont un décor variable, elles n'ont dans l'histoire qu'une fonction ornementale. [...] Les passionnés, ceux qui souffrent de la tragique obsession de la nouveauté, [...] ne connaissent que la loi de la frénésie.* » Quant au dernier article du recueil, écrit sous l'Occupation à Paris, il énonce un amer constat de l'impuissance politique roumaine, constat qui fait écho à celui de son *Bréviaire des vaincus*, écrit entre 1941 et 1944. De cette époque, qui en est probablement une de grandes désillusions, si ce n'est de repentir, *Solitude et destin* n'offre que deux articles, qui ne permettent malheureusement pas de se faire une idée nette de l'état d'esprit dans lequel ils ont été écrits. « Personne n'existe », texte magnifique à plusieurs égards et

contrastant avec l'ensemble, place sous le signe d'une funeste déraison les pages qui le précèdent, et propose ainsi une sorte d'épilogue troublant au recueil.

Les paradoxes du désespoir

S'il est donc vrai que le désabusement cioranien s'exprime déjà dans ses écrits de jeunesse, il nous faut reconnaître que selon sa rhétorique d'alors le désespoir devait toujours être dépassé. En ce sens, il est intéressant de voir comment Cioran s'y prend pour légitimer son double discours, à la fois nihiliste et utopiste, en énonçant des paradoxes comme celui-ci : « *Sans le nihilisme, la révolution russe n'aurait pas été possible; de même, aucun acte héroïque n'est possible sans un profond désespoir.* » Le désespoir pouvant conduire tant au détachement et à la contemplation qu'à l'esprit de sacrifice et au désir de noyer une individualité ressentie comme douloureuse dans le torrent d'une

cause « transcendante », les admirateurs de Cioran devront se faire à l'idée qu'il a été visité par ces deux types de « cafard », comme il aimait lui-même à appeler son mal-être. Un l'aura conduit au fanatisme, l'autre à une étrange forme de quiétisme.

Solitude et destin est un document précieux sur le plan de l'histoire des idées. Il serait cependant vain de vouloir trouver en ses pages l'ébauche du programme esthétique et (an) idéologique que Cioran mettra de l'avant à partir de 1947, avec son *Précis de décomposition*. Ce sont les tortueux détours qu'emprunte sa pensée pour en arriver à légitimer l'horreur totalitaire qui intéressent : en suivant le dédale de cette pensée, c'est une logique meurtrière que nous découvrons et, plus difficile à concevoir, la confirmation qu'une telle logique peut, arrimée à Nietzsche et à Dostoïevski, s'élaborer dans l'enthousiasme.

Marco Bergeron